

Lettre de la mi-avril

Autor(en): **Perret, David**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



HUMOUR DE CHEZ NOUS

LES Vaudois, est-il besoin de le dire, sont infiniment sympathiques. Calmes, ordés, respectueux des lois, d'aspect timide et docile, ils tiennent beaucoup plus qu'ils ne promettent. Avec eux, jamais de déception. Ils ont surtout un sens du comique et de l'ironie qui fait, je crois, le fond de leur sagesse et qui n'est pas du tout aussi répandu ailleurs. On pourrait faire des « histoires vaudoises » un petit livre infiniment plus amusant que la plupart des recueils d'anecdotes en actuelle floraison.

De village à village, on se blague volontiers, avec une malice et un esprit qu'il convient d'admirer. Les gens de X prétendent qu'à Y tous les municipaux doivent se réunir pour sonner les cloches : il en faut déjà trois qui tiennent le clocher avec des fourches pour l'empêcher de venir en bas ; trois autres se promènent dans le village pour faire taire les gamins ; le septième sonne, tandis que sa femme lui passe des chemises de rechange.

Et les fonctionnaires, les taquine-t-on assez ! On les aime bien au fond, on sait bien qu'ils ne sont ni pires ni meilleurs que le solde de l'humanité ; mais c'est si agréable de faire de jolies petites histoires rosses sur leur compte.

L'un prétend que « fonctionnaire » vient d'un mot grec qui signifie : regarder par la fenêtre. L'autre affirme gravement que le lundi est pour eux le jour le plus pénible, parce qu'ils ont deux feuillets à arracher au calendrier au lieu d'un.

Et hier, on m'en contait une bien jolie à propos des cantonniers. Elle n'est peut-être pas toute neuve, mais tant pis.

Chacun sait que nos braves cantonniers, de temps en temps, s'accoudent sur leurs manches de pelle pour discuter un peu du temps, de la sortie de la vigne ou de leur traitement, histoire de respirer un moment. Il y en avait deux sur la route, l'autre jour, qui causaient comme ça, la conscience tranquille et le chapeau sur la nuque. Tout à coup, l'un d'eux, chatouillé au visage, se donna une vigoureuse claque en s'écriant : « Tonnerre ! Déjà ces salés bêtes de taons ! »

Et il écrasa sur sa joue un pauvre diable d'escargot qui, avec sa lenteur proverbiale, avait eu le temps de grimper jusque là. J. P.



DAO TOUPET

LAI a dâi gailiâ que ne sont bons à rein, mâ qu'ont on toupet et on boutafrou dâo diablo, et que réussont iô dâi z'au-tro n'avançont diéro.

On chenapan, que sè portâvè coumeint 'na rotse et qu'avâi bons brés, amâvè mî demandâ l'permonna què dè s'ertsi dè l'ovradzo.

On dzo reincontrè on monsu, et lâi teind la demi-auna.

— Mâ, lâi fâ lo monsu, coumeint on luron coumeint vo, que seimbiè foo et robusto, pâo te râocanâ la charitâ na pas travailli ?

— Eh monsu, repond lo chenapan, su tant tsaropa !

Lo monsu fe tant ébâyi dè cliaï reponsa, que ne put s'eimpatsi dè féré 'na recaffâie et dè lâi bailli cinquanta centimes.

LE FRÈRES PÉTONON

LE dou frârs Pétonon, que n'étiot portant pas dâi crouies dzeins, ne sè poivont ni vâirè, ni cheintrè. Cein arrevè onco prâo soveint que dâi frârs que dévetriot s'âmâ et vivrè coumeint dâi pères-compagnons, vivont coumeint tsin et tsat, po dâi folerà, po cein que ion a z'u ein partadzo on tsamp que l'autro arâi vollu avâi. Ma fâi, cein est bin tristo kâ la mâiti dâo teimps ne sondzont qu'à se derè dâo mau l'on dè l'autro et à sè féré dâi chagrins. Cein sè comprendrâi onco permî lê sauvadzo ; mâ bin soveint lê sauvadzo sè mî civilisâ què dè cliaïo qu'ont étâ dou z'ans âo catsimo et qu'ont recitâ lo vœu dâo baptème.

Cliâo frârs Pétonon étiot don ein bize-bille ; et na pas sè derè : atsi-vo ! quand sè reincontrâvont, sè fasont la potta, et c'étaï on n'hazâ se ne sè desont pas dâi gros mots ; et quiet que l'âo z'arrevâi, sè mettioit adé lo mau l'on su l'autro. Démâorâvont ti dou dein onna mâison que l'avioit per indèvi, et dévessant mettrè l'âo granna su lo mémo cholâ, ion à vceint, l'autro à bize, kâ n'ia-vâi ni mitoyein et ni lans po lê separâ.

Quand lo moment d'écâorè fut venu, ion dâi frârs minè son bliâ âo mécanique, et on vesin que lo reincontrè quant tot fut fini, lâi fâ :

— Et pi, Pétonon, ton bliâ a-te bin granâ ?

— Et bin vouaique, repond lo gaillâ, n'arâi pas tant mau reindu se cliâo pestès dè rats à mon frâre ne mè l'avioit pas la mâiti devourâ !

UN HOMME EMBARRASSE

H ! Ne le cherchez pas tant loin ; cet homme, c'est moi, oui pardine ! Et, tout ça, rapport à ce bougre de suffrage féminin !

Vous savez bien que j'aime bien chicaner les dames ; rien ne m'amuse plus que de les taquiner et de les faire monter à l'échelle ! Mais, pour une fois que je voudrais, sérieusement leur z'y être agréable et soutenir leur mouvement féministe de toutes mes faibles forces, voilà-t-y pas qu'il m'arrive toutes sortes d'aventures, et que, ma foi, je ne sais plus à quel saint me vouer ni sur quel pied danser ; comme je vous le dit, rapport à ce tonnerre de suffrage !

Ma femme est contre ; ma fille est pour ; la Lina, ma voisine, est contre ; mon ami François, le docteur, est pour ; mes collègues se fichent de moi ; le ministre m'approuve ! Bonté divine, quelle comédie !

Enfin, voilà que, l'autre jour, je vais chez l'épicièr du coin et je vois une pancarte qui disait : « Ici, on peut signer la pétition pour le suffrage féminin ». Je me dis comme ça : « Signe-la, je crois que ça sera de la bonne ouvrage ! » Je demande à la demoiselle de magasin : « Dites voir, Mademoiselle, où est-elle, cette pétition ? » Oh ! si j'avais su, je n'aurais au moins pas pipé le mot ! Moi qui pensais lui faire plaisir et récolter au moins un sourire, je me suis fait recevoir à peu près comme un chien dans un jeu de quilles ! Au

lieu d'un chaste sourire de vieille fille, c'est presque une homélie, et une toute pouète, que j'ai récoltée ! — « D'abord, je ne sais pas où elle se traîne, cette pétition, et puis, il n'y en a que deux qui ont signé, un commis voyageur et un autre ! En tous cas, moi, je ne la signerai pas, ma foi non ! » — Et ce fut une rengaine, mais une rengaine, pire que celles de la femme à mon pauvre ami Baiche, et pourtant, ce n'est pas peu dire ! J'étais déjà heureux de pouvoir m'évader entier de cette épicerie, et, sur la peur, je suis allé en boire trois chez le pintier d'en face, pour me remettre d'aplomb ; mais, voilà-t-y pas que j'ai de nouveau une malencontreuse idée, c'est de raconter mon histoire à la pintière ! Pauvre ami ! Ce fut pire encore, et, je me demandai anxieusement si je n'allais pas voir toutes les chopes du comptoir me passer devant le nez ! Pour le coup, je me suis dit : « Mon vieux Pierre, on t'y reprendra de vouloir être agréable aux dames ! » Et dire qu'on appelle ça le sexe charmant ! Je vais bel et bien les laisser suffragier toutes seules ; tant pis pour leur pétition et le reste ! C'est la Jeannette à Jean qui va rire et se fiché de moi !

Pierre Ozaire.

Un bon mot. — C'était au bon vieux temps, en caserne de Bière. Il y avait à l'école de recrues une chambrée du train composée de soldats de Genève qui apportaient au service le bel esprit de nos aimables confrères du bout du lac.

Or, un soir, le chef de cette section, un Genevois lui aussi, qui traversait le corridor, entendit du chahut chez ses hommes. Il ouvre la porte du dortoir, regarde, hume et, roulant des yeux furibonds, il interpelle :

— Hola, brigadier !

Le chef de la chambrée accourt. L'officier l'admoneste.

— Quel désordre, s'écrie-t-il, et quelle odeur de chaeal !

— Que l'ordre ne soit point parfait, j'en conviens, mon lieutenant, réplique le sous-officier, mais quant à l'odeur de chaeal, rien d'étonnant avec tous ces shakos ! A. M.

LETTRE DE LA MI-AVRIL

AU commencement du XIII^e siècle, le lieu de Haut-Crêt, situé sur la rive gauche de la Broye, entre Palézieux et Châtillens, était désert et inculte. Gui de Merlen, évêque de Lausanne, le choisit pour y fonder en 1134 l'Abbaye de l'ordre de Cîteaux, appelée de Haut-Crêt.

Plus tard, ce même évêque donna à Haut-Crêt une partie du Dézaley, pour y planter des vignes.

Les premiers moines vinrent de Bourgogne. A force de travail, ils transformèrent ces pentes rocheuses en terrasses fertiles supportées par des murs et y plantèrent les plants apportés de Bourgogne.

A Haut-Crêt, et dans les terres environnantes qui leur furent concédées, ils développèrent les cultures, l'élevage du bétail, ils construisirent des moulins, une tuilerie.

Ce fut autant de foyers qui répandirent dans le pays la civilisation, l'amour du travail et le bien-être. Ils attirèrent des colons auxquels l'abbaye abergea des terres ; il se forma autour des granges de l'abbaye, des groupements d'habitations qui sont aujourd'hui, des villages et des hameaux : Essertes, Sâles, Peney, Bouloz, Ladusaz, Châtillens, Sullens, la Maison du Dézaley.

Or, il arriva — ces temps-là sont lointains, l'aimable lecteur du bon *Conteur Vaudois* me fera bien la faveur de ne pas établir de calcul — qu'enfants, nous recherchions les vestiges du passé, outre les ruines du château d'Illens et d'autres encore, celles de l'antique Abbaye de Haut-Crêt avaient pour nous un grand attrait.

Aujourd'hui, l'étranger qui passe devant l'humble moulin ne se doute pas qu'il foule le sol jadis défriché par les moines blancs; rien ne rappelle que là se trouvait un des foyers de la civilisation au moyen-âge; seul, le nom local de l'Abbaye a subsisté.

C'est après avoir érigé le baillage d'Oron en 1557 que la ville de Berne y adjoignit les terres de Haut-Crêt; les bâtiments de l'ancien couvent tombèrent peu à peu en ruines, les débris des parties supérieures exhausèrent le sol. Bientôt, il ne resta de l'Abbaye qu'une sorte de tumulus couvert de buissons.

Mais, il nous souvient encore du temps où ces matériaux formaient un gros amas appuyé contre un mur se terminant en triangle avec les restes d'une fenêtre qui fut sans doute, en rosace; amas sur lequel nous grimpons à la recherche de trésors. Mais nous n'avons jamais rien découvert, si ce n'est des fragments de poteries émaillées, provenant sans doute des poêles du couvent.

Cependant, nos actives recherches ne furent pas toujours infructueuses.

On nous avait dit qu'une route passait auprès de l'Abbaye et traversait la Broye sur un pont en pierre flanqué d'une tourelle; on nous avait dit, aussi, que l'ancienne route romaine de Moudon à Vevey avait un embranchement dès Oron-la-Ville, par le Chaney, le couvent de Haut-Crêt sur le vignoble de Lavaux et Lausanne.

En 1700, ajoutait-on, le pont sur la Broye à Haut-Crêt fut emporté par un débordement. La circulation par Haut-Crêt ayant beaucoup diminué depuis la ruine du couvent, le pont ne fut pas rétabli.

En 1735, les communes d'Essertes, Châtillens, Tavernes et Thioleyres adressèrent une requête à LL. EE. demandant le rétablissement du pont.

L'avoyer et conseil de Berne refusèrent, prétextant qu'il se trouvait d'autres ponts dont ces communautés pouvaient se servir, laissant toutefois la liberté à ces communes de le faire rétablir à leurs frais.

Aujourd'hui, une étroite passerelle traverse la Broye devant les murs de Haut-Crêt, mais le pont d'antan, avec sa tourelle, ne fut jamais reconstruit et même personne ne sait où il se trouvait exactement.

C'est là que se portèrent nos investigations; partant de Haut-Crêt, nous descendîmes la rivière pieds nus, sautant d'une pierre à l'autre, longeant le bois du Chaney, examinant attentivement la berge encombrée de broussailles et d'arbustes; de grandes ronces s'enchevêtraient autour des pierres.

Enfin, nous voilà dans un site intéressant; d'énormes pierres ayant l'aspect d'avoir été taillées par la main de l'homme, sont encore disposées les unes sur les autres, couvertes de mousses et à moitié cachées par les végétations sauvages et robustes qui croissent le long des eaux; ces pierres sont, sans aucun doute, la base de la culée d'un pont.

Très fiers de notre découverte, nous remontons la rivière jusqu'au moulin, et suivons la berge de gauche que nous redescendons.

Arrivés en face des vestiges découverts à droite nous trouvons exactement les mêmes à gauche, ce qui indique clairement que l'arche du pont reposait là, à droite et à gauche de la rivière, dirigeant la route dans le bois du Chaney; mais tandis qu'à droite, nous ne vîmes aucune trace de chemin le long du talus, chemin qui aurait abouti au pont, nous distinguons à droite et très nettement, les restes d'une route entre les buissons.

Personne ne s'intéressa à notre découverte et ne sachant où trouver la personnalité compétente qui aurait pu l'enregistrer, les vestiges du

vieux pont, comme autrefois, l'antique pont, avec sa tourelle, restent ensevelis dans les ronces et dans l'oubli. *Mme David Perret.*

La Patrie Suisse. — Avec son numéro du 3 avril (1986). La Patrie Suisse nous apporte le portrait de Eugène Bridel et de l'évêque Ch.-H. Brent, récemment décédés à Lausanne; du colonel Charles Corboz, le nouveau président du Grand Conseil vaudois; du peintre tessinois Antonio Ciseri; du pianiste Johny Aubert; du peintre Alexandre Calame. Il nous montre le cortège en formation, à la Cité, de l'assèmentation du Grand Conseil vaudois; l'exposition avicole de Montreux; les funérailles de Foch; une vue du nouveau et monumental bâtiment postal de la gare de Zurich; de Bex-les-Bains; des reproductions d'œuvres du peintre Ciseri, etc. G. R.

LA BANQUE

BLLE est rutilante de marbres et de cristaux. Avec la banque l'on barde parce qu'inventée en Lombardie, elle fut importée longtemps avant le macaroni. La banque vend des titres sans noblesse contre de beaux napoléons trébuchants. Elle offre des coffre-forts et des intérêts faibles. Achetez des actions, vous aurez quantité d'obligations (celle de détacher les coupons, par exemple). Pour les comptes à vue prenez des verres grossissants, quant aux comptes dits courants, ils restent loin derrière les caissiers en fuite. Si vous passez à l'escompte, on vous esquintera séance tenante. S'agit-il d'un chèque sans provision, prenez un monocle, une badine et des gants de peau, mais je vous prévient qu'en dessous de 100.000 on vous regardera de coin! Si la banque vous offre des privilégiées de la Konstaninopolitanische Nussbaumholztabaks-pfeifendreslerei-Compagnie, méfiez-vous et prenez plutôt des améliorées de la Cie tshouvache des ballons souterrains. L'huissier de la banque est plus beau qu'un ambassadeur, son obséquiosité croit en raison inverse du carré de l'impassibilité du directeur. Pour arriver à ce dernier, il faut toute l'astuce de Thésée au Labyrinthe. Chaque banque a sa cave, vous pouvez y descendre avec une pomme crüe sans risquer de remonter avec une cuite! Dans les vitrines, il y a de vieilles effigies qui font penser au Conseil d'administration. Et puis les cours qui en disent long, le change élevé des Pays-Bas, par exemple; le change français lui, au moins, c'est franc! A Monte-Carlo, la banque saute souvent, chez nous seulement de temps en temps, les Anglais disent ça « Time is money! » P. R.

Humour. — Dans une école d'une petite ville, l'institutrice parle des plus vilains défauts et, parmi ceux-ci, elle cite l'orgueil, le mauvais orgueil — ce qui l'incite, bien entendu, à exalter la modestie. Et pour stigmatiser l'orgueil, elle use, naturellement, de la vieille comparaison de la rose. Et pour louer la modestie, c'est l'image de la violette qui, fatalement, vient à son esprit:

— Mes enfants, une belle, dame, portant une somptueuse toilette, passe fièrement dans la rue, sans dire bonjour à personne... Vous l'avez deviné, c'est la rose.

Derrière elle, vient une petite créature qui marche tête baissée...

— Ça, s'écrie une petite fille, c'est le mari.

LE GREVISTE

NOUS sommes, si vous le voulez bien, à la Correctionnelle:

Le président (au greffier). Appelez l'affaire suivante.

Le greffier (appelant). Affaire Couche contre Couche. Gréviste contre patron...

— Entrez, les grévistes.

(Couche entre. C'est un ouvrier serrurier à la tenue très négligée et à la mine fatiguée par l'abus des boissons).

Couche (entrant). Les grévistes?... Présent!

Le président. Greffier faites entrer les autres.

Le greffier. Mais monsieur le président, il n'y a plus personne.

Le président. Comment, il n'y a plus personne?

(A Couche). Où sont vos camarades?

Couche. Mes camarades, c'est moi!

Le président. Comment, c'est vous?... Je vous demande où sont les autres grévistes?...

Couche. Les autres grévistes, c'est moi!

Le président. Il ne comprend pas... Je veux parler de vos acolytes.

Couche. Les alcooliques, c'est moi!

Le président. Quelle brute!... Enfin!... Appelez le patron de ce gréviste.

Couche. Mon patron... c'est moi!

Le président. Encore?

Couche. Toujours!

Le président. Je n'y comprends plus rien!

Couche. Parce que t'es un peu pochété!

Le président. Dites donc!... dites donc!

Couche. Ferme!... je vais t'éclairer la brûlote. Mon histoire, monsieur le président de la 22e chambre correctionnelle de la Seine, sera brève! Les ouvrieriers serrurieriers de Pins-sur-la-Yeule s'étaient tous mis en grève!

Le président. Tous?

Couche. Tous!

Le président. Mais où sont-ils, ces tous-là?

Couche. Ces tous-là!... c'est moi!... c'est moi... parce qu'il n'y en a pas d'autres, c'est moi parce que je suis tout seul d'ouvierier serrurierier à Pins-sur-la-Yeule.

Le président. Pins-sur-la-Yeule, où se trouve ce pays-là?

Couche. C'est entre Raon-l'Etape et Raon-sur-la-Yeule.

Le président. Vous m'en direz tant!... Mais expliquez-moi, mon ami, et votre patron... celui qui a porté plainte contre vous... où est-il?

Couche. Il est ici, parbleu!

Le président. Où?

Couche. Sur mes trottegnoles.

Le président. ???

Couche. Ben oui, sur mes jambes, puisque c'est moi!

Le président. Votre patron, c'est vous?

Couche. Tu l'as dit... et ça s'explique puisque si, à Pins-sur-la-Yeule y a qu'un ouvierier serrurierier et que c'est moi... y a aussi qu'un patron serrurierier et que c'est encore moi!

Le président. Je m'y perds!

Couche. J'te vas retrouver... Bouge pas!... Figure-toi qu't'es ouvierier serrurierier.

Le président. Ne tutoyez pas la Justice.

Couche. Oui... Figurez-vous qu't'es ouvierier serrurierier à Pins-sur-la-Yeule et qu'un beau jour tu reçois de tes confrères de la Confédération de Paris... un avis stimulant que la grève...

Le président. Stipulant.

Couche. ...pulant que la grève générale des ouvieriers serrurieriers de France est décrétée... Dans ce cas, vous vous dites: Je suis ouvierier serrurierier, j'vais marcher avec mes frangins les ouvieriers serrurieriers T'as compris?

Le président. Oui, mais encore une fois, parlez avec plus de respect à vos juges.

Couche. Si tu veux!... Alors comme avec mes paroles je m'étais convaincu!... j'ai pu hésité... quand les frères de Paris... se sont syndiqués... je m'ai syndiqué... Quand y se sont réunis... j'm'ai réuni... Quand y se sont rendus en masse... de vant la maison des patrons... j'm'ai rendu en masse devant ma boutique!... Quand ils ont *escraché* les patrons comme du poisson pourri, j'm'ai *escraché* comme un poisson pourri... Quand ils ont saboté les ateliers... j'ai saboté mon *masagin*... Quand ils ont crié en chœur: « Vive la grève! » j'ai crié en chœur: « Vive la grève! » Quand ils se sont formés en doubles rangs serrés pour résister aux charges de la police, j'm'ai formé en double rang serré itou!... et ça, ça a pas été sans peine... Mais y a qu'une chose dont j'suis fier... et dont de laquelle que j's'trai fier toute ma vie, c'est que quand la police de Paris est arrivé à disperser mes frangins de la capitale, les agents de Pins-sur-la-Yeule ont bien essayé de m'en faire autant, mais ils n'ont jamais pu z'y arriver!!!

Le président. Alors, vous refusez de reprendre votre travail?

Couche. Je refuse! (Il chante sur l'air de l'Internationale): « C'est la lutte finale!... Je me groupe et demain... »

Le président. Quand céderez-vous?

Couche. Quand je me serai fait des concessions!